

LE LOUVRE RETROUVE SON CHEF-D'ŒUVRE

# Elle a ressuscité Vinci

Restauratrice d'origine italienne, Cinzia Pasquali a vécu pendant dix-huit mois avec la "Sainte Anne" de Léonard de Vinci, qu'elle a eu la lourde tâche de rendre à sa lumière originelle. Bernard Génies l'a rencontrée

La "Sainte Anne", l'ultime chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, jusqu'au 25 juin, Musée du Louvre, Paris-1<sup>er</sup>; [www.louvre.fr](http://www.louvre.fr). Catalogue : Louvre Editions/Officina Libraria, 49 euros. À voir, le 8 avril à 15 h 45 sur Arte : **Vinci, la restauration du siècle**, de Stan Neumann (coffret DVD, Arte Editions/Musée du Louvre).

Fallait-il restaurer la « Sainte Anne » de Léonard de Vinci ? Il y a une vingtaine d'années, Pierre Rosenberg, directeur du département des Peintures du Louvre, en avait émis l'idée. Mais la crainte de polémiques avait eu raison de cette audace. La bienveillante « Sainte Anne » était demeurée derrière son voile jauni. Les raisons de ce renoncement sont compréhensibles. Restaurer une œuvre, c'est la changer. On se souvient des violentes polémiques qui avaient accompagné la restauration du plafond de la chapelle Sixtine au cours des années 1980. « Meurtre au Vatican », avait alors titré un journal italien, cependant que des bataillons d'historiens de l'art dénonçaient les outrages subis par une fresque qui, à leurs yeux, était passée de l'ombre (ne disait-on pas de Michel-Ange qu'il était « le souverain de l'ombre » ?) à une trop vive

lumière (incarnée par les teintes pastel et acides). Plus récemment, l'intervention menée sur le retable de Grünewald au Musée d'Unterlinden à Colmar a suscité d'âpres débats, conduisant au gel de la mission. Le ministre de la Culture s'en est mêlé, affirmant qu'il « trancherait rapidement, avant le 22 avril », afin de confirmer ou non la reprise de la restauration.

L'annonce que la « Sainte Anne » de Vinci allait à son tour subir une cure de jeunesse a, en toute logique, suscité des inquiétudes. Vincent Pomarède, directeur du département des Peintures du Louvre, le reconnaît : « Dès que l'on aborde la question de la restauration d'une œuvre, on entre dans le domaine du passionnel. » Pour éviter cet écueil, une commission scientifique, rassemblant les plus grands spécialistes de l'œuvre de Vinci, a été mise sur pied, afin de déterminer la nature de l'intervention à réaliser sur le tableau. Celui-ci a été soumis aux analyses approfondies du laboratoire du Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France (C2RMF) : grâce aux techniques de mesure et d'imagerie numériques les plus pointues, les « maladies » du tableau (dont certaines sont visibles à l'œil nu) sont diagnostiquées avec pré-

cision, les plus évidentes étant ces taches qui constellent le tableau, lui donnant à certains endroits l'allure d'une peau de léopard. L'épaisseur de la couche de vernis pose également problème. D'abord, du fait de son apparence : avec le temps, il a jauni et il s'est parfois microfissuré, créant ce que l'on appelle des « chancis », des plaques blanchâtres. Ensuite, du fait de sa consistance : à certains endroits, plusieurs couches se superposent (conséquence de l'intervention d'autres restaurateurs, au XIX<sup>e</sup> siècle notamment) créant de véritables mille-feuilles. Comment agir pour supprimer ces traces envahissantes ?

C'est ici qu'intervient un personnage, magicien selon les uns, apprenti sorcier selon les autres. Choisie après un appel d'offres (il y avait six candidats), Cinzia Pasquali a reçu la délicate mission de donner une autre vie au chef-d'œuvre de Léonard de Vinci. Restauratrice expérimentée (on lui doit la restauration de la galerie des Glaces à Versailles et celle de la galerie d'Apollon au Louvre), cette Parisienne d'adoption, originaire de Rome, s'est donc installée durant près d'un an et demi dans les locaux du C2RMF. Décroché des cimaises du musée, le tableau de Vinci a été placé sur un chevalet, à proximité d'une fenêtre



VALÉRIE COUDIN

## L'exposition : plus de 135 œuvres

C'est une exposition qui va faire date. Autour de la « Sainte Anne » rénovée, Vincent Delieuvin (conservateur des Peintures au Louvre) a mis en forme le roman du plus énigmatique des tableaux du peintre italien. Sa longue histoire (le peintre y travaillera durant près de vingt ans, laissant l'œuvre inachevée à sa mort, en 1519) est ici le prétexte à une formidable plongée dans l'univers du génie de la Renaissance. Cartons, esquisses, études, documents, copies (dont une de la « Joconde », venue du Prado, qui permet d'appréhender les méthodes de travail du peintre et des assistants) montrent ses hésitations, ses repentirs mais aussi illustrent ses fulgurances, ses intuitions. Plus de 135 œuvres sont présentées, parmi lesquelles des prêts exceptionnels (le carton de Burlington House de la National Gallery de Londres ainsi que vingt-deux dessins venus de la collection de la reine Elisabeth II). B. G.

Cinzia Pasquali à l'œuvre sur la « Sainte Anne » de Léonard de Vinci en mai 2011

donnant au nord sur le jardin des Tuileries. Sur une petite table, les instruments de travail de Cinzia Pasquali : quelques flacons de solvant, de longs bâtonnets semblables à des Coton-Tige. Il y a aussi, à l'abri des regards, plusieurs bistouris dont la pointe fine et acérée permettra de dégager certains amas de vernis. Enfin, au moment de la phase finale, pour exécuter les ultimes et infimes retouches, les peintures dites « Maimeri » – que l'on peut poser sur un vernis de résine naturelle – font leur apparition.

Seule face à un chef-d'œuvre. Durant des jours infinis. Plus que ●●●